

ASSELIN, Maurice, *La colonisation de l'Abitibi, un projet géopolitique*. Rouyn, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, Cahiers du Département d'histoire et de géographie, n^o 4, 1982. 171 p.

Jean-Marie M. Dubois

Volume 38, Number 1, Summer 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304240ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304240ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubois, J.-M. M. (1984). Review of [ASSELIN, Maurice, *La colonisation de l'Abitibi, un projet géopolitique*. Rouyn, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, Cahiers du Département d'histoire et de géographie, n^o 4, 1982. 171 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 38(1), 93–95. <https://doi.org/10.7202/304240ar>

ASSELIN, Maurice, *La colonisation de l'Abitibi, un projet géopolitique*. Rouyn, Collège de l'Abitibi-Témiscamingue, Cahiers du Département d'histoire et de géographie, no 4, 1982. 171 p.

La colonisation de l'Abitibi, un projet géopolitique représente le texte légèrement modifié du mémoire de maîtrise de l'auteur présenté en 1982 au Département de géographie de l'Université Laval. C'est donc un rapport de recherche publié dans une collection réservée à ce type de travaux dont la teneur et surtout la langue ne sont pas toujours à la portée de tous mais plutôt du lecteur averti.

Après une préface de Christian Morissonneau, le rapport se divise en quatre chapitres logiques et très bien intégrés dans lesquels on passe successivement du contexte géopolitique du Québec au début du XX^e siècle, à l'élaboration par l'Élite de la stratégie géopolitique de coloniser l'Abitibi, à la mise en pratique et à l'échec relatif de la colonisation.

La recherche de Maurice Asselin fait suite à celle de Christian Morissonneau qui porte sur le mythe du Nord québécois ou de la terre promise. L'idée de base est le redressement de l'histoire de la colonisation de l'Abitibi telle que véhiculée par des centaines d'ouvrages, en majorité écrits par des non québécois, et prônant la thèse «agriculteur» d'un mouvement pour ouvrir de nouvelles terres agricoles. Comme personne n'a pu prouver que le seul potentiel agricole des terres de cette région avait suffisamment d'attrait pour justifier tous les efforts du front pionnier, M. Asselin veut démontrer que la colonisation de l'Abitibi est plutôt un choix géopolitique logique. En se replaçant dans le contexte historique, il ne faut pas oublier les problèmes de besoin d'espace vital et d'agression contre la langue française que vivent les Canadiens français depuis 1830. Suite à l'extrême morcellement des terres dans la vallée du Saint-Laurent, les Canadiens français ont commencé à migrer en 1830-40 vers les contreforts des Laurentides et vers les Cantons de l'Est. Ce mouvement s'est amplifié au début du XX^e siècle, mais vers les États-Unis cette fois, d'où une hémorragie qui se solde par une dissémination et une perte au niveau culturel. De plus, avec le rapport Durham en 1840 et l'Acte d'Union des deux Canadas en 1841, commence une série d'agression contre la langue française qui est elle-même le véhicule de notre culture. Enfin, vient s'ajouter une immigration anglophone massive. Se développe alors une idéologie de conservation et d'isolationnisme dont découle une politique défensive de l'État. Il faut éviter l'exode et l'assimilation vers ou par les États voisins. Il faut contrer notre faiblesse numérique en Amérique du Nord à l'intérieur de nos frontières. Il faut garder notre spécificité culturelle (langue, religion, race). Ne sommes-nous pas le groupe le plus homogène de cette Amérique du Nord?

Le meilleur remède pour éviter la dispersion et l'assimilation, le meilleur système de résistance au mouvement n'est-il pas l'ouverture de nouveaux territoires à la colonisation? Il faut donc véhiculer l'idée d'un territoire réservé à un peuple choisi, un isolat culturel répulsif aux étrangers à cause de son éloignement, de sa géographie et de son climat mais parfaitement adapté au caractère «sauvage» du peuple canadien-français.

Le territoire à coloniser n'a pas trop d'importance mais il doit être au Nord et pour cela, il faut abattre la frontière psychologique du Nord et il faut vaincre le caractère nomade du Canadien français. Mais comment? Il faut donc une stratégie qui réponde à la fois aux objectifs à court terme des migrants et à long terme de l'État, qui est de développer une cohésion morale forte. Le discours colonisateur de l'Élite doit donc être centré sur l'agriculture qui est le premier élément stabilisateur d'une population, d'où la propagande «agriculteuriste». Cependant, vu le caractère mobile ou nomade des Canadiens français (fermes en été et chantiers d'hiver par exemple), il est nécessaire de vendre le Nord non seulement pour ses territoires agricoles mais aussi pour ses possibilités d'y chasser et d'y bûcher, et pour ses industries de la forêt qui peuvent se développer en symbiose avec l'agriculture. Pendant toute la période de colonisation, le clergé a soutenu d'une façon continue la survie de la culture canadienne-française. Quant à l'État, il le faisait de façon épisodique, en période de crise, comme porte de sortie à l'instabilité politique.

La colonisation de l'Abitibi est divisée en trois grandes phases: 1910-22, 1922-30, 1930-50. Pendant la première phase, dite de colonisation encouragée, il faut éviter le découragement et la mobilité de la population. Dans ce but, on encadre l'action dans une structure de paroisses et on aménage un réseau routier local. Mais au lendemain de la crise de 1921-22, la demande en bois de sciage tombe et l'attrait des mines et des industries de pâtes et papier se fait dangereusement sentir.

De 1922 à 1930, période dite de colonisation assistée, l'État instaure des primes au défrichement. Mais d'un autre côté, ce même État promet, au grand dam du clergé, l'industrie minière et des pâtes et papier. On établit la première liaison aérienne canadienne de marchandises et passagers en 1924 entre le terminus ferroviaire d'Angliers et le lac Tremoy. On ouvre donc la «terre promise» aux étrangers qui ont le capital. Par contre, l'agriculture est incapable de faire vivre les siens, surtout pendant la crise qui termine cette période. On assiste alors à un affaiblissement de la cohésion morale et donc à un échec de la stratégie de l'Élite.

De 1930 à 1950, l'État se reprend en voulant diriger la colonisation. Il promet le retour à la terre à travers quatre plans qui allient enfin ses intérêts économiques aux intérêts de sauvegarde culturelle du clergé. Le plan Gordon (1932-34) doit secourir les chômeurs urbains et les installer comme colons. Le plan Vautrin (1934-36) est semblable mais il s'adresse aussi aux journaliers et aux fils de cultivateurs. Le plan Auger-Rogers (1937-42) vise l'établissement des familles des chômeurs sur des lots de colonisation. Enfin, le plan Bégin (1946-50) doit consolider les établissements antérieurs.

Mais, malgré une appropriation «symbolique» de la terre, on se réveille avec une appropriation «matérielle» bien réelle par des étrangers. En dernier essor, on trouve une formule originale qui permette de «paroissialiser» n'im-

porte quel type d'exploitation des ressources régionales: la formule coopérative. Depuis la première coopérative de consommation de Roquemaure en 1934, cette formule a été utilisée comme levier stabilisateur car la vie du colon ne lui appartient plus en propre, pas même ses déplacements puisqu'on institue des chantiers coopératifs en forêt qui font partie intégrante de la vie paroissiale. Mais même avec ce sprint final de dernière heure, le capital ou le matériel étant approprié par les étrangers, l'Abitibi ne pourra échapper, comme le reste du Québec d'ailleurs, à la prolétarianisation de la main-d'oeuvre. C'est donc un échec de la stratégie agriculturiste officielle de l'Élite.

Cet échec de la stratégie agriculturiste, qui voyait le développement agricole comme une fin en soi, est-il encore un échec si l'on considère la stabilisation actuelle de la main-d'oeuvre abitibienne? Comme le dit si bien Maurice Asselin, l'approche géopolitique est donc bien en mesure d'offrir un éclairage nouveau en vue de l'interprétation du mouvement colonisateur au Québec.

*Institut d'aménagement
Université de Sherbrooke*

JEAN-MARIE M. DUBOIS